

Antonio de Almádena

La fin des universalismes

Concilier Michel Onfray et Alain Soral

par la médiation inattendue d'Édouard Glissant

et aussi

Comment bien voter en 2017 !

Brochure à partager sans modération,

Plagier est un péché ; citer l'auteur est vertu.

Ce court essai réunit cinq articles (revus et corrigés) publiés sur Agoravox :

<http://www.agoravox.fr/auteur/antonio-de-almadena>

SOMMAIRE

Le christianisme, malade du mondialisme (page 3)

Cathos-zombis, cathos-concis, cathos-tradis... et chrétiens culturels (page 6)

Quand le monothéisme nous déracine : hommage à Édouard Glissant (page 10)

La mystique bourrue du ça-va-pétisme (page 13)

Tout sauf la gauche en 2017 ! (page 17)

Le christianisme, malade du mondialisme

La culture chrétienne présente certes des grandeurs sublimes et des préceptes moraux fort judicieux, mais il ne faut pas oublier qu'elle est, depuis l'origine, un universalisme, donc une sorte d'impérialisme, qui s'est fondé sur les décombres des paganismes nationaux. Les chrétiens ont beau jeu, surtout les catholiques, de vilipender les destructions intellectuelles et matérielles perpétrées par la Révolution Française au nom de certains idéaux, éventuellement malsains, qu'on pourrait qualifier de maçonniques ; mais c'est oublier un peu vite que le christianisme fut lui-aussi une révolution bien destructrice, servie par des despotes, tels que Constantin ou Théodose. Dans cette vaste affaire, l'assassinat d'Hypatie ne fut d'ailleurs qu'un tout petit épisode, parmi tant d'autres.

Nous sommes aujourd'hui dans une situation terrible, qui n'est pas sans rappeler, un siècle auparavant, les débuts de la Première Guerre Mondiale, à ceci près que nos moyens de destruction sont considérablement augmentés, et dans un monde infiniment plus contaminé par la technique et les pollutions à long terme. Les universalismes ne cessent de s'entrechoquer. Mes amis nationalistes et catholiques traditionnels s'inquiètent à juste titre de la progression islamique, et fustigent avec Alain Soral le mondialisme judéo-sioniste appuyé sur la puissance militaire, mais aussi économique, anglo-américaine. Mes amis se surprennent alors à rêver d'un retour à la monarchie absolue de droit divin, et espèrent, ouvertement ou en secret, l'arrivée d'un Prince, éventuellement charmant, qui serait capable de sauver la France et de restaurer sa religion structurante ancienne.

Il n'en reste pas moins qu'il est difficile de combattre un universalisme par un autre. Que penser d'une doctrine qui chercherait le salut du pays encore nommé la France, tout en vouant aux flammes éternelles les braves hindous qui se baignent dans le Gange ou encore les bouddhistes enseignant une sagesse assez différente de celle des Évangiles ? Peut-on à bon droit s'inquiéter d'un complot judéo-maçonnique universel si, d'un autre côté, on pose que sa religion est la seule valable, et que les adorateurs de Vishnou ou les tenants du Zen doivent ou se convertir ou périr éternellement ? On notera qu'en la matière, les musulmans, tout aussi universalistes, raisonnent de la même façon. Il n'y a certes rien de plus funeste que l'athéisme, dans la mesure où il constitue lui-même un universalisme matérialiste et jouisseur, irréaliste dans un monde où le moins qu'on puisse dire est que les plaisirs sont rares et chers, et que la frustration prédomine ; l'athéisme jouisseur est une religion. Mais les catholiques ou les musulmans convertisseurs poursuivent le même objectif que les athées militants : il s'agit *in fine*, dans leur eschatologie, j'allais dire dans leur messianisme, que tous les hommes, à la fin des temps, se ressemblent, qu'ils soient tous unifiés dans le même système.

A cet égard, nous ne ferons guère de différence entre les religions qui prévoient un peuple élu (un certain judaïsme, un certain protestantisme, voire un certain athéisme très XVIII^e siècle où les philosophes des Lumières constitueraient un nouveau peuple-prêtre, fût-ce de la déesse Raison, une secte oligarchique) et celles qui prédisent une unification totale du genre humain. Car, au bout du compte, c'est toujours de l'universalisme. Un certain mondialisme judéocentré (Jacques Attali) préconise un gouvernement mondiale, à la fois israélienne et israélite, depuis Jérusalem, dont le Temple serait reconstruit, les autres peuples devant se contenter d'une religion de second ordre appelé le noachisme, c'est-à-dire l'observance de la morale et du droit assez rudimentaire fondé par Noé... Chez les musulmans, chez les chrétiens, cette cassure du monde entre une minorité élue et une masse, non-élue et sous domination, n'est pas ou pas tout à fait prévue (encore que, dans le protestantisme ou le jansénisme, le thème de l'élection soit très présent). Mais qu'il y ait peuple élu ou pas, qu'il y ait cassure entre l'oligarchie et le reste du monde ou non, les effets sont les mêmes. Les grands universalismes convertisseurs (islam, catholicisme, mais aussi républicanisme maçonnique des « droits de l'homme » ou encore marxisme totalitaire, non celui de Marx lui-même peut-être, mais celui des marxistes) se contentent de remplacer le peuple élu par une sorte

d'aristocratie militante, dont les visées, globalisantes, totalitaires en somme, sont exactement les mêmes : *in fine*, le monde entier devra se soumettre au dogme ; *in fine*, nous deviendrons tous musulmans, ou chrétiens, ou républicains, ou bolcheviques... Et tout système ayant besoin d'une élite qui dirige, une élite, qu'elle le veuille ou non, au-dessus de la masse, une sorte d'oligarchie de prêtres ou de sages en somme, quelle différence notable y a-t-il encore entre le mondialisme judéo-WASP à l'américaine et le millénarisme républicain, islamique, catholique ou encore communiste ?

Toute l'Histoire des peuples n'a été bien souvent au fond qu'un choc entre différents messianismes... Nous ne voulons pas insinuer par là, bien entendu, que les identitarismes, les nationalismes, les localismes seraient moins belliqueux, moins destructeurs que les universalismes : les nationalismes exacerbés du XX^e siècle ont pleinement manifesté leur agressivité, et leur expansionnisme. Mais enfin, les doctrines identitaires, par définition, ne sont pas animées des mêmes pulsions globalisantes que les universalismes. Malgré la scène comique du *Dictateur* ou l'on voit Charlie Chaplin, déguisé en Hitler, s'amuser avec une mappemonde gonflable, il est douteux que le nazisme ait eu jamais une quelconque prétention universelle ; il s'agissait de faire de l'Allemagne une superpuissance et de rafler quelques colonies, exotiques ou européennes, à l'occasion. Mais *Deutschland über alles* ne signifie pas exactement *Alles ist Deutschland*. Il ne s'agissait pas que tout le monde se « convertisse » au nazisme. Du reste, le totalitarisme d'en-face, le bolchevisme de Staline, totalement mondialiste en son principe, finira lui-même par se désuniversaliser, se renationaliser, se recentrer sur la Russie, fût-elle soviétique, avec un certain mépris pour l'Internationale. Hitler lui-même à partir de 1941, année où il épouse la cause palestinienne en rencontrant le grand mufti de Jérusalem Amin al-Husseini, fût-ce par opportunisme stratégique, multiplie les discours très droits-des-peuples-à-disposer-d'eux-mêmes.

En définitive, l'identitarisme et l'universalisme sont deux logiques opposées, mais dialectiques, l'une centripète, l'autre centrifuge, et l'on glisse assez facilement de l'une à l'autre en fonction des moyens, notamment militaires, dont on dispose. Mais l'universalisme est de loin la plus dangereuse. Il n'y a rien de plus funeste que cette prétention de tout écraser sous le même système, sous les mêmes mœurs, jusqu'aux confins les plus reculés du monde. L'identitarisme le plus agressif, d'Alexandre le Grand au Führer, de l'Athènes de Périclès à l'Italie mussolinienne connaît son ultime développement dans l'expansionnisme, dans l'impérialisme. L'universalisme, en revanche, reconnaît dans l'impérialisme, non sa dernière extrémité, mais son principe même de fonctionnement, son fondement, son origine. *L'universalisme est, d'emblée, impérialiste ; il repose sur ce principe aussi terrifiant que grotesque : pas une parcelle du monde qui ne m'échappe !* Pas un homme, pas une fourmi, pas un microbe ne sera soustrait à mes dogmes... Les guerres d'autrefois, les guerres païennes, affrontaient des hommes entre eux, des dieux entre eux, et l'issue demeurait fort incertaine. Qui des Grecs ou des Troyens doivent l'emporter sachant que tel ou tel dieu soutient les uns, tel ou tel autre soutient le camp opposé ? C'est toute la beauté du tragique : les ennemis sont d'une certaine façon à égalité, d'ailleurs les revirements sont incessants, les batailles se perdent et se gagnent à l'envi, le vainqueur reste surpris de sa victoire. Changez de monde ; passez au Dieu unique ou à la doctrine centrale divinisée comme dans le bolchevisme. Les ennemis ne sont plus égaux, il y a les croyants et les infidèles, la victoire des croyants peut tarder mais elle est acquise, elle est nécessaire, inéluctable. Les ennemis ne sont plus seulement des ennemis mais des sous-hommes, des hérétiques, des mécréants, voués de toute manière à des châtiments terribles dans l'au-delà, du moins pour les globalismes religieux. L'Autre n'est plus en-face mais en-dessous. L'Histoire n'est plus une succession chaotique de victoires et de défaites, mais un progrès linéaire conduisant très sûrement à l'avènement du Bien unificateur.

L'avènement des universalismes fait courir à l'humanité des risques énormes. Il ne s'agit plus de se battre contre un adversaire aussi redoutable que nous, respectable comme tel, mais d'éliminer un

sous-humain deux fois réprouvé, comme ennemi géographique, mais aussi, désormais, comme le représentant d'une doctrine réputée fautive, et, qui plus est, nuisible au genre humain. L'humilité identitaire (on ne sait jamais qui va gagner, les dieux d'en-face étant peut-être plus malins que les nôtres) se voit remplacée par une prétention, une outrecuidance qui peut véhiculer paradoxalement les plus lamentables faiblesses. Le camp du Bien (mondial-sioniste, chrétien, musulman, républicain à la française, communiste à la russe, néolibéral à l'anglo-saxonne, peu importe) devant l'emporter nécessairement au bout du compte, il serait inconcevable de perdre la guerre, impensable de s'affaiblir, voire de disparaître. L'universalisme prédispose donc à toutes les cruautés possibles lorsqu'il est en position de force, et il s'abîme dans la veulerie et la dépression dès qu'il recule.

Pour un Grec ou un Romain païen, il ne s'agit que d'être fort, et de s'entraîner à la guerre, la gymnastique n'excluant pas d'ailleurs les activités intellectuelles. La vie pour un païen se réduit à un vaste affrontement, et l'enfer est sur terre, même s'ils existe de petits paradis terrestres, et le repos du guerrier. Sans avoir lu ni Carl Schmitt ni Julien Freund, le païen vit dans sa chair ce principe si réaliste : *Ce n'est pas toi qui désigne l'ennemi, c'est l'ennemi qui te désigne*. Pour l'universaliste, avec ou sans Dieu, il ne s'agit plus que de propager un système (à qui on laisse la désignation de l'ennemi), sûr de son bon droit, de sa réussite irrésistible, même si celle-ci est reportée le cas échéant à une sorte de Fin des Temps ou de l'Histoire. Cette idée d'une unification totale du genre humain est tellement irréaliste, grotesque, qu'elle ne peut pas se situer dans l'ordre du rationnel, elle ne peut que se couler dans le millénarisme, dans la croyance en l'avènement inéluctable d'un âge idéal, d'un bonheur définitif... Le triomphe définitif des « bons », l'éradication définitive des « méchants », tout universalisme étant, ontologiquement, manichéen. L'universalisme est, par essence, religieux, voire mystique, même s'il se veut athée comme le bolchevisme ; l'universalisme est croyance, il est foi, il est théologal. Les peuples identitaires, conscients qu'ils sont des peuples avant tout, et non les représentants d'un quelconque système à vocation universelle, ne s'amusent pas à reporter les joies paradisiaques dans un au-delà métaphysique ou dans d'hypothétiques lendemains ; *ils savent que c'est ici et maintenant que tout se joue*. Les païens, bien entendu, n'ignorent point l'eschatologie comme en atteste le mythe d'Er le Pamphylien qui clôture la *République* de Platon¹, prévoyant une sorte de jugement dernier, distribuant mille ans de repos délicieux ou, au contraire, mille ans de marche forcée dans les épines et la poussière avant réincarnation, mais l'enseignement du mythe reste symbolique, éducatif, il ne s'agit pas d'un dogme. Un guerrier grec ne fonde pas sa vie sur une histoire de randonnée forcée à travers des ronces...

Lorsque Socrate évoque ces légendes grecques, il parle toujours de « fable », de « récit », de « conte », ce qui ne l'empêche pas de saluer leur profondeur intellectuelle ; un mythe résume la condition humaine et sert aussi à l'édifier ; il ne dogmatise pas. Plus proche de nous, l'abbé Loisy, prêtre moderniste excommunié de l'entre-deux-guerres, probablement voué aux flammes éternelles par nos amis cathos-tradis, avertissait déjà que le christianisme sortirait fortement grandi s'il cessait de dogmatiser, si les autorités ecclésiastiques reconnaissaient la part de *mythologie chrétienne* à l'intérieur même du christianisme. Rien n'est plus fécond, plus instructif, rien ne donne davantage à penser qu'un récit conçu comme un symbole ; rien n'est plus desséchant, plus stérile qu'un récit perçu comme un dogme terrifiant, pris au pied de la lettre, avec des châtements effroyables, immanents ou post-mortem, pour ceux qui n'y croient plus. Le mythe de Prométhée nous instruit dans la mesure même où nous refusons l'existence *absolue* de Prométhée, tout en admettant sans réserve son existence *symbolique*, puisque Prométhée est un aspect de nous-mêmes. L'Église aurait dû traiter ses références exactement comme la philosophie traite les mythes platoniques, en une sorte d'herméneutique humainement acceptable, pour nous rendre plus clairvoyants et plus forts. Elle y aurait gagné considérablement en crédibilité et aussi en puissance. Trop de dogme tue le

¹ Titre au demeurant mal traduit, « république » étant un terme romain, non grec. On devrait écrire la *Politique* de Platon.

dogme. Si le christianisme consiste uniquement à beugler que ce salaud de Bouddha crame dans un enfer éternel parce qu'il n'a point eu le bon goût de croire en Dieu, alors le christianisme est non seulement odieux, mais ridicule. Il en est ainsi de tous les universalismes.

Les universalismes se suivent, se ressemblent, ne se ressemblent pas, cohabitent souvent, souvent hostiles, souvent aussi complices ; un clou chasse l'autre, il arrive souvent que deux clous se touchent, ou plusieurs. A l'heure actuelle, trois universalismes, au moins, sont particulièrement à la mode (« tendance », diraient les jeunes gens) : le néolibéralisme à l'anglo-saxonne, le gauchisme culturel (un avatar intellectuellement atrophié du communisme) et l'islamisme en plein essor. Un pays comme la France est ainsi tout aussi capitaliste que néo-stalinien, avec une bonne dose de mahométisme, si l'on en juge par le nombre de mosquées qui se construisent un peu partout. Imaginez une multinationale appartenant à Rothschild ou Soros, administrée par des altermondialistes se réclamant du Che, et dirigée par un P.D.G. d'origine saoudienne sunnite, c'est un peu le profil du monde actuel.... Une sorte de créature à trois têtes « capitalislamogauchiste », pour employer ce terme grinçant popularisé par des auteurs de Riposte Laïque². Il faut d'ailleurs noter que le premier théoricien de cette triplice mondiale fut Guillaume Faye, un essayiste identitaire bien connu, l'un des premiers opposants historiques à l'universalisme, chose assez rare en France (où le fond de culture catholique prédispose de toute manière à l'universalisme).

*

Cathos-zombis, cathos-concis, cathos-tradis... et chrétiens culturels

Ce choc des universalismes (en réalité, cette complicité sans faille), nous pose un problème à nous autres, Français. Que faire, précisément, de notre universalisme chrétien ?

D'une manière très empirique, on peut distinguer en France trois types dominants de chrétiens, ou de post-chrétiens, dont chacun a de nombreux défauts.

Le premier type est constitué par les cathos-zombis chers à Emmanuel Todd : il s'agit de gauchistes ou de socialistes athées, mais qui ont conservé des habitudes de pensée chrétiennes, des sortes de curés du marxisme, dont les adhérents de la CFDT, centrale syndicale issue d'une déconfessionnalisation de l'antique Confédération Française des Travailleurs Chrétiens, sont les modèles les plus parfaits. On notera, du reste, qu'il existe entre la CFDT, d'une part (à laquelle on peut ajouter l'UNSA), et le Parti Socialiste, d'autre part, mieux que des liens : une osmose. Le logiciel idéologique reste imprégné de christianisme : la frontière n'est pas entre le capital et le travail, elle se situe entre le bien et le mal ; entre gens de bien, on peut toujours s'entendre, quelle que soit notre position de classe. Cela explique que la CFDT, sauf dans quelques secteurs atypiques, soit un syndicat si complaisant avec la classe capitaliste patronale : après tout, nous sommes tous frères en Christ, non, pardon, en Humanité. Les cathos-zombis forment donc la cohorte innombrable des complaisants, figures, s'il en est, de la servitude volontaire, dont l'enseignant pédagogue du SGEN-CFDT est une caricature. Acceptons la volonté de Dieu humblement, après tout le Paradis n'est pas de ce monde ; sur Terre, il nous suffit juste d'être bon, doux, vertueux, gentillet. Le catho-zombi nage dans la guimauve en permanence. Certes, il a oublié Dieu, juste remplacé par des avatars rabougris : droits de l'homme, démocratie, tolérance, dynamisme, progrès, bonne réforme... Le catho-zombi, c'est le boy-scout de la lutte sociale. Avatar ultime, il

² On trouve un bon résumé à cette URL :

<http://ripostelaique.com/dans-une-france-islamisee-comment-protoger-les-homosexuels-dune-nouvelle-nuit-des-longs-couteaux.html>

processionne pour Saint Charlie Hebdo, et pour Sainte Liberté d'Expression (en oubliant que celle-ci est à géométrie variable).

Le deuxième type est formé des croyants majoritaires : les conciliaires. Les cathos conciliaires, papistes, issus des renouveaux pastoraux des années soixante (le Concile Vatican II) ne sont pas très éloignés des cathos-zombis dans leur manière d'appréhender le monde, à ceci près qu'ils sont sincèrement croyants, qu'ils ont des opinions et des mœurs un peu plus conservatrices ; on les retrouve nombreux au sein de ce que les nationalistes appellent, d'ailleurs à juste titre, la droite molle. Très représentés dans les manifestations anti-Mariage pour Tous, leur mollesse conciliaire les pousse à agiter des drapeaux européens, à « refuser tout extrémisme », traduisez toute radicalité, et à faire la risette à certaines associations musulmanes. C'est Frigide Barjot devant les membres de l'UOIF : « Vous êtes notre espérance ! »³ Certains d'entre eux, plus radicaux, se rapprochent cependant des cathos-tradis ; mais, d'une manière générale, l'UMP, devenue Les Républicains, constitue leur débouché politique habituel ; l'UMP est aux cathos conciliaires ce que le PS est aux cathos-zombis.

Il reste le troisième type, minoritaire : les cathos-tradis. Repoussant les réformes pastorales de Vatican II, parfois sédévacantistes, à la limite du schisme dans tous les cas, ils sont les plus conservateurs en matière de dogme et de morale. Souvent catalogués à l'extrême-droite, volontiers nationalistes, on en trouve au FN, ou dans des groupements plus radicaux. Les plus monarchistes d'entre eux refusent le principe même des élections, et s'abstiennent de voter au motif que la République maçonnique, perverse et satanique dans son essence, ne saurait être cautionnée d'aucune manière. Mais la plupart adoptent une attitude plus murrassienne, un « empirisme organisateur » qui accepte le jeu électoral, essayant de voter pour les formations qui leur paraissent les moins éloignées de leurs idées, fussent-elle bâties sur un prototype républicain, comme le FN. Les catholiques traditionnels impressionnent souvent par leur vaste culture, et la fermeté assumée de leurs positions. Ils sont les plus militants et sans doute les plus courageux des chrétiens français. Il n'en reste pas moins, quelque admiration qu'on puisse avoir à leur endroit, qu'il pèchent, si l'on peut dire, par le même défaut que les deux autres types, à savoir leur universalisme.

D'une part, ils restent prisonniers d'une culture eschatologique qui les paralyse en contrariant leur courage intellectuel et physique : dans leur idée, la France est un peuple-martyr, qui expie par ses ennuis actuels le crime impardonnable de la Révolution Française, athée et maçonnique. Par ailleurs, le salut n'étant de toute manière pas de ce monde, cette eschatologie prédispose une nouvelle fois à l'inaction, à l'acceptation, précisément, de ce martyr. A quoi bon, en effet, tenter de sauver la France, si la catastrophe sociétale actuelle est une punition de la justice immanente, très méritée depuis 1789, et si, de surcroît, les affligés d'ici-bas ont toutes les chances de gagner le paradis, alors que celui-ci est, en principe, refusé aux riches et aux bons-vivants ? Le précepte « les derniers seront les premiers » forme rarement des mentalités de battants, même chez des gens qui ont le courage de leurs idées. En définitive, la France peut bien disparaître, puisqu'à la fin des temps et du monde, il n'y aura plus ni Français, ni Anglais, ni Arabes, ni Russes, ni Chinois, ni... (« Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme⁴ ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ. » *Galates*, 3, 28), mais seulement des frères dans la Cité de Dieu (le lecteur retranchera de cette Cité de Dieu, évidemment, tous les réprouvés qui brûlent en Enfer pour l'éternité).

3 Lire, par exemple, <http://www.bvoltaire.fr/christinetasin/frigide-de-plus-en-plus-barjot-de-lislam.17464>

4 Ni homme ni femme... Tiens donc, y aurait-il une « théorie du genre », une transsexualité du christianisme ? Mais ne nous égarons pas...

Donc... Il existe une insurmontable contradiction, intellectuelle et pratique, entre le catholicisme et le nationalisme (la même qu'entre le nationalisme arabe et l'islam) ; l'existence de nombreux chrétiens nationalistes (comme celle des musulmans patriotes) ne change malheureusement rien à cette question de fond. Le national-catholicisme (fût-il celui du général Franco), un peu comme l'islamo-nationalisme, sont, en réalité, des *synchrétismes* politiques, hérétiques au bout du compte, où l'universalisme se voit contraint de mouiller le vin (de messe) globaliste d'un grand trait d'eau identitaire. Il me semble que mes amis cathos-tradis et nationalistes ne s'interrogent guère sur cette contradiction. On notera d'ailleurs que le chef de file du national-catholicisme monarchiste à la française, Charles Maurras, l'homme de l'empirisme organisateur qui acceptait qu'on votât aux élections républicaines, avait perdu la foi, et professait discrètement une sorte de néo-paganisme, tout en défendant la religion de son pays... comme marqueur identitaire ! Il existe aujourd'hui de très nombreux chrétiens de ce type, des chrétiens culturels identitaires, qu'on ne peut classer dans aucune des trois catégories précédentes ; un christianisme non universaliste, qui ne prétend nullement convertir les hindous, ni les bouddhistes, ni qui que ce soit, mais qui s'affirme avec toute la force d'un symbole. Il n'est pas impossible que ces chrétiens culturels, appelons-les athées ou agnostiques si l'on veut, veuillent défendre le catholicisme à la française avec plus de force et de conviction que les pieux croyants, même traditionalistes.

L'affaire est donc paradoxale. Le laxisme des conciliaires en matière morale et dogmatique, les conciliaires étant volontiers portés à une religiosité à la carte, les rapprochera peut-être un jour des chrétiens identitaires (cette sorte de quatrième catégorie), et ce sont les catholiques traditionalistes, actuellement les plus patriotiques, les plus remontés contre la mondialisation libérale, qui se verront, enfermés dans leur radicalité mystique, relégués dans le camp de ceux qui ne font rien. L'Histoire connaît souvent de ces revirements inattendus. Le fanatique d'une époque devient le centriste et le tiède d'une époque plus avancée. A trop camper sur les positions du dogme, à trop vouer aux flammes éternelles ceux qui pensent un peu différemment, le traditionaliste s'enferme dans une solitude politique irrémédiable, confinant à la paralysie. Tel patriote est protestant ? Vade retro, Satan ! Tel autre, athée, républicain ? Hors de ma vue, suppôt du diable ! Tel autre encore, échangiste, gay ou, simplement, célibataire sans sacerdoce ? Triple signe de croix ! L'auteur de ces lignes connaît bien les catholiques traditionalistes, il en est proche sans pour autant appartenir à leur communauté. Je sais d'expérience que beaucoup d'entre eux, la majorité, sont adorables ; certains, toutefois, sont insupportables de sectarisme, de bêtise, d'arrogance même. Galilée, Descartes ? Des mécréants stupides. Newton ? Un usurpateur franc-maçon. Freud, Marx, Einstein, Darwin⁵ ? Des juifs comploteurs, disent-ils. Bouddha ? Billevesées, qu'il crame en Enfer. Les hindous ? Des adorateurs d'éléphants, des satanistes. Socrate ? Un sodomite. Avec ce genre de considérations, le moins qu'on puisse dire est qu'on fait du sur-place.

J'ai connu des tradis qui raisonnaient exactement comme leurs ennemis quatre-vingt-neuviens et soixante-huitards, en un jeu de miroir inversé à la Flaubert : confrontation dérisoire entre l'abbé Bournisien et le pharmacien voltairien Homais, bêtise cléricale contre bêtise anticléricale. Pour l'athée stupide formaté aujourd'hui par la sinistre Éducation nationale : avant 1789, un méchant roi flanqué d'une méchante Église persécutait le bon peuple qui souffrait et payait des impôts ; puis les sans-culottes ont renversé ce régime, et, depuis, le bonheur règne sur Terre. Pour le théiste stupide : la Révolution Française a tout cassé (ce qui n'est pas faux) ; avant ce funeste événement commandité par la maçonnerie judéo-sataniste, tout allait pour le mieux, la vertu régnait, les gens étaient heureux, le système économique était moral, le diable n'avait pas encore gagné la partie. En gros, pour l'anticléricale primaire, l'âge heureux, c'est après ; pour la grenouille de bénitier, l'époque bénie, c'est avant.

5 J'ignore où certains conspirationnistes sont allés chercher cette idée que Darwin était juif ; Darwin, chrétien anglican, avait simplement perdu la foi après la mort de sa fille.

L'éminente historienne Marion Sigaut a beau jeu de démontrer que les procès pour blasphème ou sorcellerie sont le fait de tribunaux civils, et non de l'Inquisition. Il n'empêche que ces tribunaux séculiers se réclamaient bien de lois ou de règles solidaires d'une religion. L'Église n'a pas brûlé de sorcière, mais enfin la religion sert de prétexte pour en brûler. L'Église n'a d'ailleurs brûlé personne, mais enfin elle remettait des prévenus au bras séculier (aux pouvoirs civils) pour procéder aux exécutions. A l'heure actuelle, la religion du « politiquement correct » antiraciste permet d'envoyer en prison ou de ruiner par des amendes considérables quiconque proteste contre les flux migratoires assaillant l'Europe. Certes, les représentants de cette « religion » du métissage et du racisme anti-blanc ne sont pas ceux qui condamnent. Le MRAP ou la LICRA ne sont pas la magistrature. Comme l'Inquisition n'est pas le bourreau du roi. Il n'empêche que la culture dominante véhiculée par le MRAP ou la LICRA permet de telles condamnations. Même si des ecclésiastiques français protestèrent vivement contre la sévère condamnation à mort du Chevalier de la Barre pour blasphème, par une juridiction laïque locale, il n'en reste pas moins que cette condamnation est prononcée au nom de certaines règles de moralité publique (se découvrir au passage d'une procession), elles-mêmes *dérivées d'une religion*. Un jour, la France éberluée verra peut-être une association antiraciste protester contre la trop grande sévérité de la XVII^e chambre correctionnelle de Paris ; il n'empêche, c'est toujours au nom d'une idéologie structurante et dominante que les gens sont condamnés. Et toute idéologie a ses prêtres et ses inquisiteurs ; si ceux-ci sont également magistrats, la théocratie est totale et directe ; sinon, elle est indirecte ; indirecte ne veut pas dire inexistante. Un problème similaire se pose avec l'islam. On a beau hurler que l'islam n'est pas l'islamisme (de même : la magistrature janséniste, à la fois bigote et corrompue, fustigée par Marion Sigaut, n'est pas le catholicisme authentique), de toute manière il serait vain de postuler une totale césure entre l'un et l'autre. Michel Onfray, auteur d'un article humoristique, notait en des termes plus crus que le rectum n'était pas le proctologue, mais que, tout de même, il existait bien quelque vague rapport entre les deux !⁶ Le pas-d'amalgame des bien-pensants a ses limites, tout comme celui des chrétiens. Pas d'amalgame entre la magistrature janséniste d'Ancien régime et le pur catholicisme ; admettons. Mais enfin, le jansénisme, comme d'ailleurs le protestantisme, est un augustinisme ; et Saint-Augustin reste Père de l'Église catholique.

L'universalisme républicain maçonnique contient probablement des choses détestables ; mais la lecture assidue des Évangiles ne suffira pas à sauver la France. Une fervente catholique traditionnelle, aussi bornée que fervente, me disait une fois : « La philosophie ne sert à rien. Tes références livresques m'ennuient. Moi, si je veux des Valeurs, il me suffit de lire les Évangiles. » Je laisse cette brave fille à son dogmatisme.

Entendons-nous bien : « pas d'amalgame » est une idée fort saine dès lors qu'elle est défendue par des gens nuancés, savants, précis, qui ont le goût de la nuance et du détail. Il est légitime qu'un professeur de philosophie, fin connaisseur de Rousseau ou de Marx, enseigne à ne pas faire d'amalgame entre un système philosophique et la vulgate idiote qui se déploie en général bien après la mort du penseur : de ce point de vue Rousseau ne se confond pas avec le rousseauisme, de même que Marx (il le disait lui-même) n'était pas marxiste. Peut-être d'ailleurs que le Christ lui-même n'était pas vraiment chrétien, encore moins catholique... Mais le pas-d'amalgame de ceux qui concluent avant de raisonner, qui veulent soumettre les faits à leur idée et non l'inverse, celui-là n'est guère crédible. Un intégriste musulman qui profère des pas-d'amalgame après un attentat et nous bassine avec sa « religion de paix, d'amour et de tolérance », celui-là manque décidément de crédibilité ; autant qu'un catho-tradi cherchant à nous persuader qu'il n'y aurait décidément aucun

6 Dans *Marianne*. <http://www.marianne.net/agora-pas-amalgame-200115.html>

Chose remarquable, le très athée Onfray vit son article rediffusé par le très chrétien *Salon beige* : http://lesalonbeige.blogs.com/my_weblog/2015/01/pas-damalgame-vous-risqueriez-de-faire-le-jeu-du-r%C3%A9el.html

rapport entre l'Église, le Saint-Office ou la Congrégation de l'Index, d'un côté, et le délit de blasphème, de l'autre ; lui-aussi nous ennuiera de ses histoires, de ses grandes protestations de paix, d'amour et de tolérance, il ne prêchera pour autant que les convertis. Il est aussi ridicule de chercher à minimiser les crimes, directs ou indirects, de l'Inquisition, et donc, *in fine* de l'Église en tant que « chose sociale » comme l'écrivait la philosophe Simone Weil, que de repousser d'un revers de main négligent les massacres de Vendée ou les noyades de Nantes, comme le font les intégristes républicains laïcards.

Quel écolier n'a point lu, dans des manuels pourtant laïques, que le christianisme s'était propagé dans l'antiquité tardive, à partir de Constantin, parce qu'il véhiculait un formidable message d'amour et d'espérance... C'est oublier que les doctrines d'amour se propagent en général concrètement plus à coups de pied dans le ventre qu'avec de gros baisers sur la joue, que des Constantin et autres Théodose étaient tout sauf des enfants de chœur, et que le christianisme antique fut aussi génocidaire à l'égard du paganisme, que la Révolution Française moderne le fut à l'encontre des populations paysannes catholiques de France. Ils sont charmants tous ces catholiques traditionnels contre-révolutionnaire, *dont les traditions, en réalité, sont issues d'une ancienne révolution totalitaire et globaliste*. On reproche au marxistes d'avoir fantasmé la parousie d'une société sans classe ; les chrétiens appelaient bien à une société où il n'y aurait plus ni Juifs ni Grecs, dit l'Épître de Paul aux Galates, ce qui suppose, quoi qu'on puisse en dire, la destruction d'un ancien monothéisme et d'un ancien polythéisme.

L'universalisme, c'est le millénarisme de l'uniforme. Cette frénésie d'égalisation sous la même doctrine, sous le même dogme, les mêmes mœurs, le même système, n'exclut nullement l'impérialisme, bien au contraire, elle le renforce, l'exalte, le pousse à son paroxysme. Même Alexandre le Grand, semble-t-il, n'était point assailli de tels fantasmes, il respectait quelque peu les spécificités locales en prélevant, certes, sa part au passage ; or, les Constantin, les Théodose, et tous ceux qui suivirent leur exemple, qui les imitèrent, ne voulaient plus qu'un peuple sur Terre : tous romains, tous chrétiens, de gré ou de force. On retrouva le même syndrome, bien plus tard, chez les colonisateurs français républicains, francs-maçons... et de gauche. Alors même que les anglo-saxons colonisaient sans états d'âme, sans chercher à convertir pleinement les peuples à un système idéologique et culturel, s'affirmant sans complexes comme des coloniaux bruts de décoffrage, la République, elle, cherchait à convertir les « races inférieures » (dixit Jules Ferry) à la saine et universelle religion des droits de l'homme ; on imagine sans peine l'ampleur de l'hypocrisie. Les Français, la masse comme les élites, n'ont d'ailleurs pas évolué d'un pouce ; après l'attentat de Charlie Hebdo, la grande obsession fut de convertir les populations musulmanes, d'extirper les valeurs du djihad, les remplacer par les saines, par les définitives valeurs républicaines, à grands coups de morale laïque diffusée par ces prélats châtrés du modernisme que sont, majoritairement, les enseignants ou les « chercheurs » en sciences humaines. Lamentable hypocrisie. Si encore elle était efficace ! Mais, comme nous l'écrivions plus haut, un universalisme en perte de vitesse est, par définition, mou et veule, sans pour autant qu'il renonce à ses prétentions, désormais vécues sur un mode purement incantatoire et fantasmatique ; un universalisme en plein essor, servi par des populations plus viriles, ne peut que s'imposer, matériellement et culturellement.

*

Quand le monothéisme nous déracine : hommage à Édouard Glissant

On ne combat guère un universalisme par un autre, sans s'exposer tôt ou tard à la connivence (par exemple entre la « tolérance » républicaine et l'islam occidentalisé) puis à l'absorption (entre l'islamo-mondialisme dopé aux pétro-dollards et le néolibéralisme globalisateur américanocentré,

complices et ennemis, nul ne sait aujourd'hui lequel mangera l'autre). Tout universalisme souffre d'un péché originel qui le condamne ou à disparaître ou à s'imposer par une violence aussi terrible qu'artificielle, c'est *le manque d'enracinement*, et le catholicisme n'échappe pas à la règle, quand bien même devrais-je m'attirer, en écrivant de pareilles choses, les foudres de mes amis chrétiens. Une doctrine universelle, par définition, méconnaît, écrase les usages, les coutumes, les mœurs, les croyances locales établies : un chrétien, un musulman, un républicain athée maçonnique, un néolibéral anglosaxon, un marxiste se sentent forcément, au bout du compte, supérieurs en doctrine et en morale à un hindou, un bouddhiste, ou un chaman de tribu. Car dans leur eschatologie, dans leur millénarisme, le monde entier doit un jour, nécessairement, se plier à la supériorité de leur système. De fait, si les chrétiens, notamment traditionnels, se plaignent à bon droit d'avoir été exterminés par les républicains, roulés dans la farine par les judéo-maçons, et frissonnent à l'idée de finir, prochainement, massacrés par des fous d'Allah, ils oublient un peu vite que le christianisme, poussé dans ses derniers retranchements théologiques, suppose lui-aussi la fin et la disparition des autres systèmes, universalistes ou pas. En toute logique, un bon chrétien doit espérer, par exemple, l'éradication totale de l'hindouisme et du bouddhisme, et même prier pour cela.

Creusons d'ailleurs cette idée cruciale du *manque d'enracinement*, du défaut d'organicité charnelle des universalismes. Prenons un exemple alimentaire. Supposons un hindou végétarien subitement touché par la grâce divine et converti au Christ. Il lui faut manger du poisson le vendredi, du porc, de la dinde en certaines occasions, de l'agneau à Pâques ; le problème reste que son économie locale n'est pas organisée à cette fin, elle dépend intimement d'autres fêtes, d'autres rites, d'autres mœurs. Autre exemple. Un employé qui travaille en France dans le secteur de l'hôtellerie-restauration : une véritable zone de non-droit salarial, soit dit en passant, avec ces employés payés au SMIC, alignant des horaires doubles ou triples, et ne prenant pas leurs congés ni leur week-ends. Supposons que cet employé, touché par la grâce, comprenne qu'il doive se soumettre à l'obligation hebdomadaire, dominicale de préférence, de célébrer le sacrifice de la messe. Patatras ! Son employeur le contraint à travailler le dimanche. Comment faire ? On lui raconte qu'il existe aussi une messe du samedi soir dans une autre Église, mais il travaille également le samedi soir, sans compter qu'il finit à trois heures du matin, non sans avoir cumulé le service de midi et celui du soir. On devine rapidement que l'obligation d'assister à une messe, de recevoir des sacrements, de se confesser... toutes ces choses sublimes deviennent des contraintes insurmontables, impossibles, et il n'est pas exclu que notre employé de restaurant subisse tôt ou tard une sorte de « crise de foi », qui reléguera cette dernière au rang de vertu très secondaire. Du reste, les gauchistes n'ont pas vraiment tort, dans leur anticléricalisme, lorsqu'ils dénoncent la collusion étroite entre le bourgeoisisme et le catholicisme, alors que celui-ci se veut avant tout une religion des pauvres. C'est que la piété est chose bien facile, lorsqu'on a du temps libre (et un peu d'argent de côté pour la charité et les deniers du culte)... J'ai souvent été frappé moi-même par l'absence de préoccupations sociales chez certains catholiques, pas tous, chez des gens pourtant éminemment cultivés et très lucides sur d'autres questions de société. Maurice Merleau-Ponty faisait déjà remarquer en son temps que, sur la question sociale, il ne fallait jamais compter sur les catholiques jusqu'au bout⁷. Mais laissons là la question chrétienne. En réalité tout universalisme, par définition, *manque d'enracinement* et, plus généralement, de sens pratique. L'universalisme ne serait point tel s'il ne cherchait à plier à ses idées et à ses mœurs les populations locales, qu'il travaille à convertir ou, du moins, à soumettre. Tout universalisme a ses dhimmis, et pas seulement l'islam. Les païens devinrent les dhimmis des chrétiens avant de disparaître ; les chrétiens sont encore aujourd'hui les dhimmis de la République, l'Église n'étant pas séparée de l'État mais entièrement soumise à lui.

7 Merleau-Ponty rapporte le propos d'un journaliste. *Sens et non-sens*, Éditions Nagel, 1961, p. 306.

On n'imagine pas la foule des bons sens locaux traditionnels, écrasés, laminés, détruits par l'universalisme, par l'exclusivisme universaliste. Pour les plus réfractaires à mon argumentation, qu'il me soit permis alors de m'effacer derrière la haute stature d'un grand penseur archipélique :

« Je crois que l'universalisme, c'est l'erreur fondamentale de la pensée européenne. L'universalisme, c'est la prétention à ériger en valeur universelle des valeurs particulières. La notion d'universel n'existe dans aucune culture, aucune civilisation, à part les cultures et la civilisation européennes. Et elle existe bien sûr dans Ibn Khaldun qui parle de... l'Histoire universelle. [...] Mais, je répète, pour moi, l'islam, l'hébraïsme, la chrétienté, *c'est l'Occident*. Il n'y a pas l'Occident contre l'Islam : *l'Islam, c'est l'Occident*. C'est la même souche, les mêmes sources et les mêmes conséquences. Il faut savoir que, dans le monde, ce qu'on appelle l'universalisme et qu'on n'a jamais réussi à définir [...], n'est que le véhicule de valeurs particulières. Quant on dit, par exemple, la *fraternité*... La fraternité a beaucoup, dans le monde, de sens qui sont différents. Mais beaucoup. [...] Il faut, avec indulgence et admiration, il faut considérer quand même la notion d'universel comme une *erreur* fondamentale de la pensée occidentale. Mais une erreur qui nourrit toutes les sublinités, ça c'est sûr. Et je pense qu'il n'y a pas d'universel, là où il y a *poly*... quelque chose, que ce soit le polythéisme, la poly-connaissance, la poly-[terme inaudible]... »

Extrait d'une conférence d'Édouard Glissant au 34e Congrès de la Société des Hispanistes (Centre culturel Calouste Gulbenkian, mai 2009). Extrait vidéo disponible sur le site officiel consacré à Édouard Glissant :

<http://www.edouardglissant.fr/universalisme.html>

En clair, dans la France mondialisée d'aujourd'hui, on se chamaille fort entre musulmans, républicains, catholiques, sionistes, francs-maçons, gauchistes, néolibéraux, anti-libéraux, mondialistes classiques, altermondialistes, mais, en définitive, ne sommes-nous pas tous des frères ennemis ? Tous universalistes, et pas un pour racheter l'autre... Que dis-je ? *Des jumeaux ennemis*. Chacun son système, mais tous partisans d'avoir un *système*, tous complices, tous ennemis, du reste dans ce vaste marigot systémique : la mondialisation. Nous planons tous avec nos beaux systèmes tout prêts, bien au dessus des réalités locales, bien au dessus des spécificités charnelles et des charmes enracinés. Lorsqu'un usage a fait ses preuves, nous le détruisons ; lorsqu'un paysage, dessiné par des siècles de sagesse ancestrale nous gêne, nous en faisons une autoroute ; nous construisons des mosquées savoyardes, tout un préconisant un islam laïc et républicain à la française. On trouve de tout au grand bazar du mondialisme, du couscous canadien de Fernand Raynaud à la beurette voilée en *jean* moulant-string-qui-dépasse. On ne visite plus des *pays* ; on visite des personnalisations différentes d'une même *logiciel*. Windows 10 pour tous (comme le mariage), libre à vous ensuite de poser en fond d'écran une pin-up en tenue légère ou un beau barbu en kamis. Moi, j'ai mis celle de mon petit chien...

La spécificité de notre époque consiste en ceci que les universalismes se superposent et se mélangent en un métissage grotesque, configurant une société globale où plus rien ne ressemble à rien. L'une des conséquences majeures si bien analysée par Javier Portella dans *Los esclavos felices de la libertad* est la destruction systématique de la beauté, c'est-à-dire, au final, de l'Histoire. Autrefois, les grands universalismes rayonnaient sur des zones spécifiques, qu'ils entendaient bien défendre ; les universalismes subsistaient en intégrant leur contraire, à savoir la fierté identitaire, l'orgueil du spécifique, l'entre-soi ombrageux. Il existait des sortes de continents civilisationnels, plus ou moins bunkérisés, eux-mêmes divisés en régions culturelles relativement étanches, rivales et belliqueuses. Aujourd'hui, nous frôlons le continent unique, la pangée grimaçante et transhumaniste, où il ne resterait plus que des individus plus ou moins robotisés, tous « différents », tous

« uniques », tous pareils en réalité, tatoués, percés, pucés, customisés, chacun son numéro d'identification, chacun son petit truc original, tous ennemis, tous complices, tous à genoux devant les bienfaits du mondialisme, tous prêts à s'entre-dévorer en bons fauves lobotomisés qui partagent paradoxalement la même soumission. L'universalisme engendre alors ce qui n'est pas son contraire, mais son développement ultime : l'individualisme intégral.

Ainsi, nous dépassons de loin le stade de l'homme-masse du XX^e siècle, décrit par l'ineestimable Ortega y Gasset, dont le prototype est l'Espagnol moyen des années vingt et trente, replié sur sa petite vie familiale, amateur de football et de bains de mer, hermétique à toute lucidité politique, dénué de tout sens du collectif. Cet Espagnol moyen, si crétin soit-il, a encore une famille, des amis, une épouse, un métier, voire un peu de religion... L'individu-système contemporain ne jouira même plus de ces liens ténus, mais encore réels et charnels. *Matrix*. Il ne reste plus qu'un zombi branché sur un cauchemar. Ortega y Gasset, comme beaucoup à son époque, fustigeait le gramophone et la radio, en quoi il voyait des facteurs de crétinisation des masses. On aimerait bien, aujourd'hui, ne pas avoir autre chose à supporter que le phonographe et la T.S.F. !

*

La mystique bourrue du ça-va-pétisme

Au moment où j'écris ces lignes, je surprends sur mon téléviseur allumé une scène de *Secret story*, télé-réalité « française », où l'on voit des jeunes gens évoluer sur une piste enneigée... à Dubaï ! Que cette station de sport d'hiver, apprend-on, soit totalement artificielle et nichée en plein cœur d'un centre commercial géant ne fait que rajouter à l'incongru. Le mot télé-réalité est lui-même incongru : un oxymore. Nous évoquons la superposition des universalismes, nous y voilà ! Cela, inévitablement, me rappelle certains propos de nos nouveaux lycéens, qui, plus forts qu'au Lycée Papillon, n'hésitent pas à écrire au baccalauréat que le grand philosophe français du XX^e siècle, Descartes, était très ami avec Socrate et Voltaire. Et après tout, chacun sait que nos ancêtres les Poilus cachaient beaucoup de juifs dans les tranchées, en collaborant avec Hitler sous l'ancien Régime, dirigé par le Maréchal Pétain. Heureusement que la Révolution Française a mis bon ordre à tout cela... C'est le déracinement : il n'y a plus ni espace ni temps, ni chronologie ni géographie. On plane dans un cauchemar sans GPS.

Mais brisons-là. Ces considérations amères, et finalement triviales, pourrait nous faire tomber dans un manichéisme facile, assez présent chez les patriotes, revisitant l'opposition d'un Camp du Bien et d'un Axe du Mal en mode inversé, avec d'un côté les *individus-système* lobotomisés, zombifiés, et de l'autre, les fractionnaires, les *dissidents*, quel joli mot, bourrés de testostérone, de clairvoyance et de culture. La réalité n'est pas si simple. En réalité, le mondial-système imprègne suffisamment la dissidence pour qu'une très grande partie de celle-ci soit également constituée d'hommes-masse. Si j'osais mathématiser la chose, je dirais qu'il y a peut-être sur terre 90% de pauvres types à genoux devant la méphitique beauté du Système et 10% de réfractaires, mais encore faudrait-il préciser que sur ces 10% qui forment la dissidence, il subsiste probablement encore 90% de lourdauds qui s'abandonnent au système en croyant le combattre. La dissidence n'est pas une élite touché par la grâce... La dissidence est un petit milieu, une petite chapelle, une petite mare aux canards pas très propre, dans laquelle, comme partout, le meilleur côtoie le pire. S'il existe sur terre une élite authentique, des sages, des justes, des saints, ils sont peut-être tous *dans* la dissidence, admettons, mais ils ne sont certainement pas *toute* la dissidence.

Lorsqu'on vit au milieu des bien-pensants, surtout les gauchistes-bisounours, on perçoit rapidement l'étendue de leur bêtise ; toutefois, il en est de sympathiques, de supérieurs, finalement assez

proches de nos convictions. Lorsqu'on a l'expérience des petits milieux patriotiques, identitaires, nationalistes, soraliens, complotistes, etc., bref, ce qu'on appelle la dissidence (ce que le système appelle « l'extrême-droite » pour en discréditer les positions), on comprend également assez vite qu'il y a en beaucoup d'infréquentables. On pourrait poser comme théorème qu'un bien-pensant nuancé, cultivé, lucide malgré tout, reste très au dessus, intellectuellement et moralement, d'un « dissident » manichéen, sectaire et borné.

Par exemple, ces anecdotes qui placent Bouddha en enfer, bien-fait-pour-sa-tronche ; ces propos racistes où les hindous ne sont plus que des adorateurs d'éléphants..., on ne les trouve guère, malheureusement, que dans les blogs de la dissidence. De même pour le contre-révisionnisme historique qui nous peint l'Ancien Régime ou le Moyen-Âge comme des paradis perdus. Idem encore pour ces complotistes qui se figurent Darwin comme un juif athée, rabaissant l'homme au singe (l'expression « singe de Dieu » désignant d'ailleurs le diable). Et ne parlons pas de Freud ! Idem pour ceux qui voient des symboles illuminati dans la moindre configuration plastique. Idem pour les acharnés de la bipédie initiale⁸, les inconditionnels du récentisme⁹, pour les mystiques de l'Atlantide ou les ravis de l'édification des pyramides par les extra-terrestres. Idem encore pour ces dissidents à peine plus raisonnables de la bonne bourgeoisie catholique à beaux salons et belles cheminées de marbre, incapables de s'intéresser à la question sociale, très remontés contre les syndicats, payant mal le personnel (ce qui est pourtant contraire aux commandements de l'Église si j'en crois le Catéchisme de Saint Pie X), Marx n'étant plus qu'un juif internationaliste ourdissant la fin de la Chrétienté...

Il subsiste ainsi clairement une *véritable* extrême-droite à l'intérieur de ce que le système appelle *faussement* l'extrême-droite. Pour le reste, il subsistera toujours aussi des crétins... et des psychopathes. Le système engendre les siens, la dissidence aussi. Une dissidence ridicule, affichant des positions grotesques, est de toute manière le meilleur instrument du système : celui-ci a beau jeu de la présenter comme un repaire de dingues. On murmure d'ailleurs que le système finance des blogs conspirationnistes risibles afin de discréditer toute théorie du complot ; l'entourloupe est bien connue des conspirationnistes les plus fins. Il est probable qu'une grande partie des groupes dissidents les plus ineptes soient en réalité organisés, infiltrés du moins, par nos services spéciaux, par « l'État profond ». Le dissident n'a pas la vie facile ; il s'expose à la répression officielle, et par ailleurs il doit se méfier de ses petits camarades, dont certains sont des taupes. Et par dessus tout, il doit se méfier de lui-même. A fréquenter de petit milieux qui grouillent de taupes, d'illuminés et d'imbéciles, on peut rapidement en perdre une bonne partie de ses forces intellectuelles, voire physiques. A cet égard, il y a quelques signes qui ne trompent jamais, et qui doivent prévenir le dissident de base :

Premièrement. Une approche purement mystique et manichéenne des phénomènes humains : tout se réduirait au fond à un combat entre Dieu et Satan, entre le Bien et le Mal ; cette manière de voir est très présente chez les catholiques et les musulmans ; on se perd dans des considérations religieuses, théologiques, et on en oublie l'analyse politique, économique, sociale, géostratégique ; on voit des *signes* partout, notamment de fin du monde, mais on plane au dessus des *faits*. On part sur un débat à propos de la commission européenne, du printemps arabe, ou encore du conflit ukrainien, et l'on se retrouve à disserter sur la prophétie de Saint Malachie, l'arrivée du Mahdi accompagné d'Issa (Jésus), ou l'éventuelle crypto-judéité maçonnique du pape François. Chaque année des blogs échevelés nous prédisent la fin du monde... pour l'année prochaine. A la longue, c'est lassant. Une

8 Théorie contre-évolutionniste, selon laquelle nous descendrions d'un curieux animal marin, flottant debout grâce à des sortes de poches d'air dans le crâne.

9 Théorie révisionniste selon laquelle l'humanité serait passée directement de l'antiquité au temps modernes sans connaître le moyen-âge, les chronologies officielles étant considérées par ses partisans comme fausses.

pensée dissidente crédible n'est pas une astrologie ni une théosophie, il s'agit de s'enraciner dans des phénomènes aisément perceptibles, des situations facilement observables, et dans une certaine mesure déjà commentées par le discours officiel. On a certes le droit d'évoquer une conjonction de planètes ou la fréquence d'apparition des lunes rousses, mais il reste plus judicieux de lire la presse la plus banale, et d'en tirer ce qui nous intéresse. Le site Fdesouche, comme simple revue de presse sans production de contenu autonome, et tous les blogs qui utilisent cette méthode, illustrent parfaitement ce paradoxe : *le système laisse toujours filtrer des informations cruciales, alors même qu'il cherche à nous les cacher*. C'est normal : avec toute l'omnipotence et l'omniprésence dont dispose le discours officiel, il ne peut répéter à l'envi que les oranges sont bleues ou que les brebis ont des ailes. Le parfait sophiste est bien obligé, à un moment ou un autre, de lâcher une vérité forte sous peine de disparaître. Les « dérapages » politiquement incorrects de nos organes officiels, très contrôlés par ailleurs, sont la condition même de leur crédibilité.

Un spécialiste de la réinformation dissidente, Lucien Cerise, a parfaitement résumé la chose dans une récente conférence donnée à Dijon : qu'on prenne *Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*, ou tout autre média officiel, qu'il soit national, local, écrit, audiovisuel, on trouve suffisamment d'éléments dans ces organes pour réfuter... ces mêmes organes ! On n'imagine pas la profondeur de ce paradoxe : *le système se trahit systématiquement lui-même, il est même contraint de se trahir pour subsister*. Et il est ainsi nettement plus judicieux, au lieu de perdre son temps à faire un blog sur les sabbatéo-frankistes, de relever, dans le discours le plus officiel, tout ce qui ruine le discours officiel, et d'intervenir dans les forums les plus triviaux en linkant les références http les plus officielles. Selon Lucien Cerise, les grands organes médiatiques salarient d'ailleurs des équipes entières de modérateurs, qui passent leur temps à effacer des commentaires dissidents... pointant vers leurs propres articles ! Mais enfin, ils n'ont pas les moyens de tout effacer en temps réel. Réinformer l'homme-masse en recyclant l'information-système, voilà sans doute une approche de la dissidence un peu plus efficace que la mystique éthérée du titanique combat entre Bien et Mal, laquelle convient probablement davantage à des soirées fumigatoires ou fortement alcoolisées.

La sublimité s'aigrit souvent en bassesse, et un *deuxième signe* doit alerter le dissident de base : ce sont les conversations très en dessous de la ceinture. Ce sont souvent les mêmes petites âmes, qui, après s'être élevées sur les ailes des anges, retombent lourdement pour se vautrer dans la boue. Dans la dissidence, comme partout probablement, on passe plutôt facilement du sublime à l'obscène, de l'aérien au turpide, y compris chez les plus bégueules des chrétiens catholiques. Nos dissidents nous refond alors un peu le même coup que pour les méchants hindous adorateurs d'éléphants, mais en mode zézette. L'autre, celui d'en face, représentant du système ou dissident lui-même, mais d'une autre école de pensée, se voit réduit à ses affaires de mœurs réelles ou fantasmées. Untel trompe sa femme, un autre est gay, le troisième échangiste, le quatrième a une tête de pédophile, ou de zoophile, au choix, et le cinquième, horreur, est resté célibataire sans embrasser le sacerdoce. Inutile de préciser que, fréquemment, ces arguments ne dépassent guère le simple impressionnisme. En tout cas, pour ces « dissidents » lubriques, le sexe explique tout, du moins les déviances sexuelles seraient à l'origine des déviances intellectuelles, et voilà nos « dissidents », souvent très anti-freudiens, qui barbotent en plein pansexualisme, défaut qu'ils reprochent pourtant au fondateur de la psychanalyse. Dans ce hit-parade de la déviance sexuelle, la sodomie occupe, chez bon nombre de nos amis très religieux, la première place ; j'ai connu quelque vieille fille catholique néo-convertie ou reconvertie, pourtant dévergondée dans sa jeunesse, mais aujourd'hui ménopausée jusqu'au trognon, très remontée contre la débauche sexuelle, et, tout particulièrement, contre la sodomie... N'importe quel observateur indépendant, sans même avoir lu Freud, pourrait finir par trouver la chose un peu suspecte ! Passons...

Plus dangereuse que la gigantomachie abstraite du bien et du mal, plus retorse que les grésillements équivoques du refoulement sexuel, une *troisième difficulté* guette la dissidence : le triomphalisme, ou, plus exactement, une attitude militante assez lourde et stupide qu'on pourrait appeler le « révélationnisme ». La plupart de nos chers dissidents s'imaginent qu'en diffusant de fracassantes révélations sur Internet, ils parviendront, presque sans efforts, à « faire exploser le système ». C'est la mystique du « tout va péter », encore une mystique, une eschatologie, qui, chez certains, tourne à l'obsession, d'autant plus tenace qu'elle est toujours déçue. Régulièrement, sur n'importe quel sujet d'actualité, ou n'importe quel thème historique, la dissidence produit des révélations fracassantes : sur le rapport Kinsey, sur les arcanes de la Seconde Guerre Mondiale, sur la théorie du genre, sur Adolf Hitler, sur les illuminati, sur le sionisme, sur tel ou tel homme politique, sur Christiane Taubira, sur la magistrature, sur Daniel Cohn-Bendit, sur Pierre Bergé, sur le siècle des Lumières, sur la Petite Lulu, sur le communisme, sur l'affaire d'Outreau, sur les francs-maçons, sur le capitalisme, sur Jack Lang, sur le pape François, sur les sabbatéo-frankistes, sur une foule de choses, sur Manuel Valls, et même sur le Front National... Il nous faut, certes, saluer la remarquable qualité de ces révélations, il s'agit fort souvent de travaux pointus, fouillés, d'un très grand intérêt. Sont d'ailleurs notoires les investigations patientes d'Emmanuel Ratier, aujourd'hui décédé et regretté, dont le journalisme dissident rigoureux sert de modèle à une foule de jeunes gens désireux de s'engager dans le militantisme intellectuel. Mais... Il y a un « mais ».

Les investigations les plus rigoureuses, les plus irréfutables, portées par des intellectuels capables de braver la répression judiciaire et le silence assourdissant des médias de masse, trouvent sur internet leur terrain d'exposition le plus propice. Certains articles, certaines vidéos affichent de très confortables chiffres de visites, qui vont jusqu'au million lorsque les idées sont relayées par des artistes populaires entrés en dissidence, comme Dieudonné. La plupart de ces « révélations », cependant, totalisent quelques milliers, quelques dizaines de milliers de visites, rarement davantage, ce qui est déjà réjouissant. *Mais il faut savoir rester à sa place et demeurer modeste.* Les articles, les vidéos les plus populaires ne sont pas grand-chose à côté des chiffres faramineux, démesurés, qu'alignent les médias de masse, surtout lorsque les programmes sont d'une stupidité, voire d'une abjection qui dépasse l'entendement. L'émission TV la moins populaire écrase déjà de loin la plus notoire des interventions dissidentes. L'homme-masse reste abreuvé d'inepties, et non d'investigations de premier plan. La dissidence produit de grands personnages, mais ils ne sont célèbres qu'à la manière des bons auteurs, c'est-à-dire connus d'un public somme toute confidentiel. Il n'y a pas de vedette, pas de people en dissidence. Qu'une star du sport ou du show-business, même la plus débile, vienne à se casser la jambe, ou à montrer ses fesses, la France tout entière en est informée au J.T. de 20 heures ou dans Touche Pas à Mon Poste. La mort d'Emmanuel Ratier n'intéresse que ceux qui le lisent ou l'écoutent, et ceux-là, quoi qu'on en pense, ne sont qu'une minorité. Qu'Aznavour ou Deneuve appellent à héberger des migrants (en se gardant bien de les accueillir dans leurs villas), leurs interventions chauffent à blanc la presse, la télévision, les radios, et aussi les pages « actu » d'internet. Du grand buzz ! Qu'un militant identitaire soit placé en garde à vue pour avoir collé une affiche anti-immigrationniste, cette information, même relayée sur Fdesouche, ne touche qu'une infime partie de la population. Le Français moyen rentré du travail (s'il travaille encore) rigole devant les pitreries d'un Cyril Hanouna, ou les singeries d'un Arthur, il n'étudie ni Charles Maurras ni le prince Kropotkine, il ne commente guère Julien Freund ou Simone Weil, il n'écoute ni l'immense Alain Soral ni les brillants Abauzit, Le Lay ou Rougeyron (et pardon pour tous ceux que j'oublie)... La France entière communique devant les crépins immatures de la télé-réalité, elle est assez rarement branchée sur une allocution du Sheikh Imran Hosein ou sur un entretien de Bernard Lugan. Il est inutile, je crois, de multiplier les exemples. La dissidence, combien de divisions ? Celles de David face à Goliath.

*

Tout sauf la gauche en 2017 !

Entendons-nous bien. Ce long développement pessimiste ne doit pas porter à croire que la dissidence serait une entreprise inutile. Bien au contraire. Les idées les plus minoritaires finissent toujours par se frayer une sorte de passage, y compris lorsqu'on ne s'y attend pas, lorsqu'elles sont justes et sensées, et lorsque les idées-masse ne sont plus que des hallucinations grotesques. Et il y a là probablement une loi spirituelle permanente des sociétés humaines. Du reste, comme enseignant, j'ai pu mesurer ces dernières années l'influence d'idées dissidentes dans le cerveau des jeunes, fussent-ils de toute manière une minorité. On peut déceler, au milieu de bêtises, quelques résistances qui n'existaient pas auparavant, un certain refus, poli mais ferme, de se soumettre à l'horreur conceptuelle du « politiquement correct ». On voit des lycéennes pince-sans-rire se plonger ostensiblement dans *Le suicide français* d'Eric Zemmour et des lycéens aux allures de lascars produire des éléments d'érudition totalement inattendus. Certains enseignants gauchistes lobotomisés se voient à présent débordés non par d'ineptes voyous mais par d'énigmatiques jeunes gens, d'une agaçante courtoisie, qui posent de bien curieuses questions : on aura reconnu la fameuse Question Qui Fâche du Débrancheur. Du reste, les sociologues bien-pensants s'en émeuvent et fustigent le « conservatisme » inédit de la jeunesse actuelle, qui n'est autre, en réalité, qu'un retour, timide mais profond, du bon sens. La dissidence a donc eu raison d'œuvrer à ses productions. Mais, car il y a toujours un « mais », le triomphalisme pourrait tout compromettre. La dissidence est un magasin de porcelaine qui doit se méfier de ses propres éléphants.

En effet, cet entre-soi, que décrivent les sociologues (pour s'en plaindre ou pour s'y complaire) et qu'on attribue principalement à la bourgeoisie de gauche, voire à toute bourgeoisie, ce fâcheux entre-soi se recrée en définitive dans n'importe quel milieu, et les cénacles de la « dissidence » ne sont pas à l'abri. Comme chez les gauchistes, la dissidence devient une religion philosophique avec toute ses chapelle rivales et concurrentes, rajoutant du petit entre-soi au grand. La nébuleuse dissidente voit s'affronter ses vedettes, chacune juchée sur son petit astre, à la manière des personnages du Petit Prince. L'appartement d'Untel, la maison d'Unetelle deviennent des épices de résistance virile au nouvel ordre mondial, sous l'autorité incontestée du chef ou de la cheffe. Les gourous pullulent, les grands, les petits, les fous, les sages, et, à côté de quelques personnalités sympathiques, ce sont surtout les caractériels sectaires et bornés qui s'imposent. J'ai été souvent témoin, parfois victime de ce genre d'ambiance. On boit, on crie, on plaisante, on insulte, on s'insulte, on hurle, on redit mille fois les mêmes platitudes, on est « lourd », vraiment lourd, comme dirait Céline. La dissidence n'échappe aucunement à cette pesanteur, à ce manque de grâce. Ce qu'on reproche à l'ennemi, on le reproduit soi-même. J'ai vécu des soirées ou de braves identitaires néo-païens modérés se faisaient éreinter par des matrones catholiques furieuses. La solidarité survivaliste elle-même se réduit souvent à un prétexte fallacieux pour rameuter les copains lorsqu'il y a des travaux à faire à la maison, sans autre contrepartie que des engueulades, et un fort mauvais repas. Vous débarquez pour déménager des meubles, et vous tombez sur une grande perche qui vous traite de tous les noms parce que vous êtes un peu trop républicain ou pas assez monarchiste. Vous cueillez des haricots tout une matinée pour vous faire souffler dans les bronches à midi au prétexte que vous ne préférez pas inconditionnellement l'indissolubilité du mariage à un système autorisant le divorce. Vous invitez un groupe de militants à dîner, et, à quatre heures du matin, vous ne vous êtes toujours pas débarrassé du camarade complotiste bien beurré qui vous tiens la jambe en vous imposant la même antienne qu'à dix-huit heures. Vous accourez tout ému à un souper campagnard parce qu'on a des révélations cataclysmiques à vous y faire, et vous n'y apprenez qu'un vieux secret de polichinelle. Mais avec ça, nous sommes meilleurs, n'est-ce pas, meilleur que ceux du système... Il y a nous, et il y a les autres. Cet *esprit de chapelle* ne mène jamais bien loin. Il produit très rarement des militants irréprochables. Il crée surtout des dissidents-masse, à peine plus

fréquentables que les sans-cerveau du quotidien. Un Micromégas, qui découvrirait certaines de nos réunions, nous prendrait volontiers pour d'insignifiants microbes, et il n'aurait pas tout à fait tort.

Ce pessimisme doit prévaloir également dans notre appréciation de la « dissidence » juvénile. J'écrivais plus haut qu'une part croissante de la jeunesse était séduite par des idées subversives, grâce, notamment, à l'effet Dieudonné appuyé sur la magie d'Internet. Il existe peut-être des modes comparables dans d'autres pays, mais la France est remarquablement bien placée dans cette affaire. Toutefois, à côté de quelques intellectuels précoces, des jeunes gens vraiment brillants et nul ne le contestera, la lie de la jeunesse « dissidente » n'est qu'une réédition des punks à chien d'autrefois, nihilistes, sans talents, sans perspectives, parasitaires, délinquants et camés... Exhiber des quenelles n'exonère en aucun cas ces voyous de leurs turpitudes ; ils sont anti-système comme le sont leurs adversaires gauchistes ou antifas, auxquels ils ressemblent étrangement. Rire à un spectacle de Dieudo n'a jamais fait d'un branleur un petit saint ou un héros ; pire, cela lui donne une caution vaguement intellectuelle, une réputation usurpée de résistant et de rebelle, le tout à très peu de frais. Bref : la quenelle, loin d'être un geste libérateur et révolutionnaire, ne fait que l'enfoncer dans son rôle de semi-racaille. On apprécie parfois Dieudonné¹⁰ comme la génération précédente appréciait les rappeurs, ou comme, autrefois, des loubards pâlichons s'excitaient sur du rock, ou les loustics basanés sur du Bob Marley. Du reste, si les sections régionales d'Égalité et Réconciliation disposent de services de sécurité importants, c'est bien pour pallier ce genre d'effets de masse, en barrant la route au paranoïaques, aux infiltrés, à la racaille ou, plus simplement, aux crétins incontrôlables. La quenelle n'est jamais qu'une sorte de bras d'honneur, ce que rappelle très justement Alain Soral lui-même ; un bras ou un doigt d'honneur ne suffisent pas à former un système philosophique : les gestes obscènes sont communs aux vrais rebelles en butte à la répression et aux petits voyous abjects bien protégés par l'État. La quenelle n'est donc pas suffisante ; légitime et amusante pour de véritables intellectuels, pour de grands lucides, elle est inutile, voire nuisible aux âmes faibles, et elle enduret les individus sans moralité. Les analyses d'Alain Soral ne se réduisent pas à des quenelles. La quenelle a ses aristocrates, ses héros, ses savants, ses médiocres, ses imbéciles, et aussi ses saligauds. Il y a la quenelle et son gratin, et la lie de la quenelle, la quenelle pourrie qui laisse un mauvais goût. Ne pas oublier (l'on pardonnera, j'espère, ce jugement un peu dur) que le soralo-dieudonnisme n'est parfois qu'un recyclage étrange de la jeunesse de banlieue. Si l'on tient pour vraie la loi du nivellement par le bas, il y a tout lieu de redouter que la mauvaise tendance ne l'emporte sur la bonne.

Bref : il n'y aura pas de révolution par la quenelle. Il y aura peut-être des « maîtres-quenelliers » qui feront une sorte de révolution ; et encore... Je me demande vraiment si on peut appeler « révolution » quelque chose qui devrait plutôt se concevoir comme un rétablissement de l'ordre, une rupture avec l'anarchie contemporaine. Mais comme il est maintes fois répété dans *Les modérés* d'Abel Bonnard, la conservation de l'ordre exige infiniment plus d'énergie, de discernement, de courage et de persévérance que la lente dégradation vers l'anarchie, où il n'y a qu'à tout laisser filer, en masquant les fissures avec de la démagogie. Et la jeunesse est très perméable à la démagogie. Consolons-nous : la vieillesse également¹¹.

Ainsi, trop de dissidence tue la dissidence, trop de conspirationnisme tue le conspirationnisme, trop de beuglements anti-système nous replongent dans le Système. Assez récemment, le valeureux Alain Soral faisait remarquer que la dissidence et le système étaient enfin unis... contre sa personne, lorsque certains de ses lieutenants, notamment le complotiste Salim Laïbi, alias le Libre Penseur,

10 Pour lever toute ambiguïté : ce passage n'est en aucun cas dirigé contre Dieudonné, ni même contre la quenelle.

11 A l'heure où j'écris ces lignes Alexis Tsipras est réélu, somme toute confortablement, en Grèce après avoir enfoncé un peu plus son pays dans la débîne. Et en ayant éliminé ses frondeurs un peu comme le Parti Socialiste français. Un nouveau mandat de François Hollande en 2017, réélu haut la main par l'homme-masse, ne serait pas franchement étonnant.

l'eurent quitté pour le trahir, en le présentant comme un agent du nouvel ordre mondial, chose assez comique si l'on compare la masse des procédures judiciaires intentées contre Soral et la relative quiétude dont jouissent bon nombre de ses anciens camarades. Le mauvais complotiste se reconnaît à ceci qu'il ne décolle jamais du manichéisme, du syndrome des bons et des méchants, défaut qu'on trouve tant chez les musulmans que chez les catholiques, fussent-ils d'un bon niveau intellectuel. Ces théologies exigeantes, fondées sur la séparation radicale entre le bien et le mal, entre Satan et Dieu, ont le mérite de la *clarté*, mais pas celui de la *nuance*. De ce point de vue, elles rejoignent parfaitement les théologies gauchistes, tout aussi manichéennes, affrontant l'odieux fasciste et le radieux rebelle, le conservatisme nauséabond du repli sur soi avec le messianisme du nouvel homme *alter-*, la brutalité archaïque des sociétés verticales et la douceur obligatoire du village global égalitaire. C'est oublier qu'à voir des reptiliens ou des illuminés (de Bavière) partout, on finit par ne même plus les voir là où ils sont, et notamment, au fond de nous même, tapis au plus profond de notre bêtise. Le bouc-émissaire, fût-il un oligarque international des plus malfaisant, fût-il le diable en personne, ne sert qu'à nous exonérer de nos turpitudes : nous serions nécessairement des anges puisque nous dénonçons la Bête, ce monstre de l'Apocalypse qui ressemble à s'y méprendre, par un jeu de miroirs, à la Bête Immonde des gauchistes. En réalité, nous ne sommes rien, nous ne valons pas mieux que les inquisiteurs gauchistes ; si la bête est partout, elle est nulle part ; s'ils sont « tous pourris », alors aucun ne l'est vraiment ; si tout le monde est inféodé au nouvel ordre mondial alors il n'y a plus rien à faire.

Les gauchistes ont réussi à s'autodétruire de la même façon ; pour eux, tout le monde est « fasciste », même le camarade du syndicat ou du parti qui sort un peu des sentiers battus, du coup le fascisme, omniprésent, n'existe plus. On se renforce en s'épurant... en réalité, on se dessèche et on se suicide. Le gauchisme, comme son image inversée de dissidence, se conclut par un nihilisme affligeant de paresse intellectuelle et d'agressivité physique. Dans ce climat de suspicion et de paranoïa générales, même le militant le plus dévoué, le plus courageux, est un suppôt de telle ou telle bête immonde... « Tous pourris » : on ne s'engage plus nulle part, on s'abstient à toutes les élections, on finit par cracher à la gueule de nos amis les plus chers, on s'enferme dans une psychose sans issue de secours. Le résultat est prévisible : du côté du système, les mêmes sempiternels journalistes, les mêmes politiques, les mêmes associations, les mêmes lobbies continuent leur œuvre destructrice, et en toute impunité.

Les maximalistes qui ne font même pas le minimum prolongent alors l'œuvre d'inertie de l'homme-masse. Comme le dit bien l'expression française « tout le monde se fout de tout », la majorité par veulerie et ignorance, et une petite minorité de rebelles stupides, par fanatisme. Ortega y Gasset l'avait bien vu dans sa *Révolte des masses*, l'extrémiste, le partisan de l'action directe est lui-même une catégorie subtile de l'homme-masse : il gâche la dissidence lorsqu'il est jeune et vigoureux par des actions dangereuses et infantiles qui ne mènent à rien, et lorsqu'il vieillit, il l'étouffe par une inertie comparable à celle des hommes-masse plus ordinaires, ceux qui ont toujours tout subi sans rien dire, et avec un certain consentement. *L'homme révolté rejoint son vieil ennemi et pourtant complice, l'homme sans révolte ; la grande gueule se plaint à ne rien faire au même titre que le crétin silencieux*. Et voilà pourquoi votre fille est muette, disait la chanson. Et voilà pourquoi Tsipras est réélu, et voilà pourquoi l'Europe actuelle, et peut-être la plupart des peuples du monde, se retrouvent toujours dans la situation d'une grosse masse d'imbéciles dirigés par une petite minorité de pervers.

Qui ne dit mot consent : proverbe d'une sagesse profonde. Or, il y a deux manières de garder le silence. D'une part, le gargouillis du branquignole à deux neurones incapable de situer son propre pays sur une carte. D'autre part, le râle désespéré du révolté revenu de tout, qui désire, comme le

sage d'Anatole France, amasser suffisamment de dynamite pour faire sauter la planète¹², et qui, en attendant... ne fait pas grand chose. De ce point de vue, je confesse volontiers n'avoir que peu de sympathie pour l'abstentionnisme électoral, et encore moins pour toute forme de « distance », de « lâcher-prise », d'indépendance d'esprit, de « recul » même, ces termes ronflants désignant moins la clairvoyance du philosophe que l'impuissance organisée de celui qui n'en a plus rien à foutre. Chez les « gauchistes » comme chez les « dissidents », j'ai rencontré de ces personnalités narcissiques, chez qui la paresse était vertu, l'indifférence sagesse, la veulerie raison, et l'inaction révolte. Que de jolis mots pour maquiller le vide ! Une personnalité indépendante... Traduisez : un crétin satisfait. Certes, certes, l'offre politique est pitoyable, le monde menace de s'écrouler, les non-alignés s'alignent, le nouvel ordre mondial infiltre ses opposants, les purs sont moins purs qu'on ne le pense... *Il n'empêche, ce n'est pas une raison pour donner carte blanche à des Tsipras, des Hollande ou des Mélenchon.* « Empirisme organisateur » : tout est là.

Un Tsipras réélu avec plus de 40 % d'abstention, le peuple grec n'en sortira pas grandi ! Toutes ces billevesées sur l'abstention protestataire¹³ ou encore le « parti du vote blanc » ne servent qu'à maquiller la veulerie des peuples. Les crétins satisfaits s'imaginent que l'abstention est un signe de virilité, de révolte gonflée à la testostérone. C'est au contraire l'incapacité à choisir son camp, alors même que le choix n'est pas entre le bien et le mal, mais, le plus souvent, entre le pire et le médiocre. Or, ne pas choisir le médiocre revient à consentir au pire.

Nous sommes aujourd'hui à la veille d'élections régionales et à l'avant-veille des grandes élections présidentielles et législatives. De quelque manière qu'on envisage les choses, reconduire l'UMPS devenu L'Herpès (LR-PS) au pouvoir semble la pire des politiques, surtout si cela s'envisage avec la complicité paradoxale de certains dissidents tellement assoiffés de pureté qu'ils n'en ont plus de mains, comme le kantien de Charles Péguy. Lorsqu'une maison menace de s'effondrer, il semble peu fructueux de refaire les peintures ; à tout prendre, il vaut mieux engager un démolisseur et survivre sous des tentes en attendant la reconstruction, s'il y en a une. Il faut, en tout cas, éviter la démolition passive, celle qui consiste à laisser la baraque s'écrouler sur les gens après leur avoir susurré que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. De ce point de vue, il urge d'éliminer *les maquilleurs de lézardes*, c'est-à-dire la gauche. La gauche, c'est une nébuleuse de concepts délirants, c'est une véritable psychose sociétale, une sorte de religion politique nuisible dont la France doit se débarrasser une bonne fois pour toutes, qu'elle doit rayer définitivement de ses possibilités. Le problème ne consiste pas à alterner sempiternellement la droite et la gauche. La véritable alternative se situe entre la défense de notre pays et le mondialisme. Bien entendu, la droite, très ambiguë, souvent perverse elle aussi, y compris chez de prétendus nationalistes (en réalité des mondialistes néoconservateurs infiltrés dans la dissidence nationale), pratique allègrement les deux concepts, et dissimule son mondialisme derrière une façade patriotique ; mais la gauche, génétiquement internationaliste, ne connaît désormais plus qu'un seul concept, le concept d'un mondialisme totalitaire, hystérique, orwellien, où droits de l'homme et démocratie deviennent les fers de lance de la terreur politique, où chacun de ces jolis mots de liberté, égalité, fraternité, bienveillance, excellence pour tous, tolérance, dialogue, sont autant de balles destinées à flinguer la dissidence.

Il urge d'éliminer à jamais la gauche, d'éviter un scénario à la Grecque. Votez pour qui vous voulez, mais ne votez jamais à gauche.

12 *L'Île des Pingouins*, 1908.

13 Parfois justifiée avec des références théologiques ; les élections, en tant qu'inventions païennes, gréco-latines, seraient... sataniques, comme la République laïque et franc-maçonne qui les organise.